
RENCONTRE AVEC UN HOMME REMARQUABLE

FRANÇOISE PLOQUIN

Rédaction, *Le français dans le monde* (1987-2009)

La découverte

Quand j'ai entendu Henri van Lier parler de la langue française un lundi matin de 1988 à France-Culture, puis de la langue anglaise le mardi matin et d'une autre langue chaque jour de la semaine, j'ai été séduite, captivée, fascinée. Je voyais tout à coup ma propre langue (et celle des autres) sous un jour nouveau qui me paraissait juste et éclairant. J'étais alors rédactrice en chef adjointe de la revue *Le français dans le monde*. J'ai pensé que, s'il était possible de transformer en articles ce qui sonnait si bien énoncé par la voix, la revue pourrait s'enorgueillir de magnifiques textes directement liés à ses objectifs. Aussi ai-je pris contact avec Emmanuel Driant, producteur de la série d'émissions sur la logique des langues européennes ; j'ai pu ainsi entrer en contact avec Henri Van Lier.

Ma proposition ne lui a pas paru déplacée et il a accepté sans discussion les contraintes que je lui imposais. Les textes n'occuperaient pas plus de quatre pages de la revue, ils devaient donc ne pas dépasser 15 000 signes (blancs compris) ; ils étaient destinés à un public de professeurs de français dont le français n'était pas la langue maternelle et qui n'étaient pas spécialistes de linguistique. Il convenait donc d'éviter tout langage technique et de viser à pouvoir être lu par le plus grand nombre.

En fait, Van Lier adorait les consignes contraignantes qui transformaient en un jeu de précision le travail à accomplir. La revue étant bimestrielle, de mars 1989 à juillet 1990, parurent régulièrement dix articles sur les langues européennes. Quant à nous, à la rédaction du *Français dans le monde*, lorsque nous recevions les textes nous cherchions une illustration pour les accompagner et je me souviens avoir puisé dans mes photos de vacances (pour la Grèce notamment), sans me douter que nous avions affaire à l'un des plus grands spécialistes de la photographie, auteur de *La philosophie de la photographie* (1983) et de *Histoire photographique de la photographie* (1992). Il se jouait ainsi un échange de surprises attendues : nous attendions de découvrir ses textes et lui, amusé, attendait de voir quelle image nous allions leur associer.

Quant à la rédaction même des articles, nous ne pouvions que nous étonner de cet universalisme qui permettait à leur auteur d'entrer d'emblée si intimement dans la connaissance de si nombreuses langues. C'était là encore un jeu pour lequel il s'appuyait sur trois piliers : la consultation des grammaires et des dictionnaires de ces langues, l'écoute attentive de leur phrasé dans la bouche des locuteurs dont c'était la langue maternelle, et la relecture (qui n'était généralement qu'une vérification) par des linguistes natifs comme le rapporte l'*Avant-propos* publié dans ce recueil.

On notera que Van Lier signale (comme on aurait pu s'en douter vu l'importance accordée à la phonosémie), que « l'écrit est à cet égard en perte sur la parole ». Heureusement pour cinq des langues abordées (le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol), leur version radiophonique est librement accessible sur le site anthropogenie.com.

Les visites

A dater de cette publication, je rendais visite à Henri chaque fois que j'avais l'occasion d'aller à Bruxelles et la conversation s'engageait. Une conversation qui était plutôt un long monologue ponctué de « Maintenant je me tais, à vous de parler ! ». Ces coupures n'étaient que la manifestation d'une courtoisie qu'il tentait de faire coïncider avec son exaltation à parler des sujets sur lesquels il était en train de travailler. Comme il était difficile d'intervenir dans la course oratoire de ce maestro de la parole, l'exposé reprenait. Il n'est qu'à voir la vidéo présente sur le site -à l'entrée « Fondation »- pour comprendre à quoi pouvait ressembler ces après-midi passés en sa compagnie. C'est pourquoi le mot *maestro* qui évoque la direction d'orchestre, le geste, la puissance, le jeu et l'humour me semble être le mieux à même de caractériser l'emprise qu'il exerçait sur son interlocuteur. Le mot *maître* -ce qu'il était- sent trop l'école ou le prétoire pour le caractériser dignement.

Une autre dénomination lui conviendrait assez, c'est celle que Diderot donne de ces « originaux » au début du *Neveu de Rameau* « leur caractère tranche avec celui des autres, ils rompent avec cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage ont introduites. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grand levain qui fermente, qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite ; il fait approuver ou blâmer, il fait sortir la vérité... ».

Le système

Au cours de ces conversations, j'en ai su un peu plus sur la manière dont il travaillait à la rédaction de ses articles sur les langues. Il y a une multitude de façons possibles d'entrer dans la connaissance d'une société. Les arts qu'elle pratique de préférence, la cuisine qu'elle a élue et jusqu'à sa façon d'appliquer la peine capitale (la guillotine en France, le garot en Espagne, la pendaison en Angleterre...) ; tout est cohérent et se réfère au même destin-parti d'existence. Mais il est évident que la langue qu'elle parle en est une manifestation privilégiée.

Evoquant les langues romanes, il voyait dans l'italien un latin qui a perdu ses déclinaisons mais reste proche de ses origines. Le français lui apparaissait comme un latin qui a rencontré les Germains et l'espagnol comme un latin influencé par les Arabes. La conviction de l'incidence réciproque de la langue sur la pensée l'amenait à toujours se reporter à l'original et à recourir le moins possible aux traductions. Mieux valait, selon lui, ne lire que quelques lignes d'un texte dans sa langue d'origine que de le parcourir dans toute son étendue en traduction.

Ce virtuose de la métonymie se complut particulièrement dans l'exercice qui consistait à accoler à chaque langue un mot ou une expression qui la caractérisait toute entière. Ainsi convient-il d'attacher une importance particulière aux titres de chacun des articles sur les langues : le jardin pour le français, la mer pour l'anglais, la forge pour l'allemand, l'estrade pour l'italien, le gril pour l'espagnol, l'isba pour le russe, le polder pour le néerlandais, l'océan pour le portugais, l'entre-deux-mondes pour le danois et la lumière blanche pour le grec.

Cette condensation de toute une façon d'être au monde par un mot ou une expression était typique de sa démarche intellectuelle. Il racontait avoir reçu, trois jours avant un examen de culture générale pour accéder à de hautes fonctions, le coup de téléphone d'un ami qui lui demandait de lui dresser

un panorama de la philosophie. Il répondit à cet appel au secours par quatre pages présentant les grands philosophes de l'antiquité à nos jours, chacun accompagné d'une phrase condensant tout son système. Et assez content, de son entreprise, il disait « Tout y est ».

On retrouve cette même démarche et cette même façon de procéder pour les trente émissions de France Culture, produites également par Emmanuel Driant, consacrées à l'*Histoire langagière de la littérature*. C'est souvent à partir d'une courte séquence phonique qu'il mène l'étude de l'œuvre ou de l'auteur. Toute la *Chanson de Roland* trouve sa clé dans « Carles li reis, nostre emperere magnes », tout Flaubert se lit dans « C'était à Magara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar » et il suffit, d'après lui, d'entendre « Parmi l'arbre, la brise berce la vipère que je vêtis » pour comprendre Valéry.

Ainsi, il expliquait que pour préparer ces émissions, il lui avait généralement suffi de lire attentivement trois pages de l'auteur choisi pour saisir sa spécificité langagière. Seuls deux auteurs n'avaient pas révélé rapidement leur système et l'avaient obligé à une relecture complète : Sade et Rimbaud.

Curieusement, il procédait différemment en musique. Lorsqu'il commençait à jouer au piano l'œuvre d'un musicien, pendant une période, il tâchait de la parcourir dans son intégralité.

Les prises de distances

Profitant d'un de ces moments où il disait « je me tais... », je l'ai interrogé sur deux penseurs sur lesquels portaient régulièrement ses critiques : Freud et Saussure. Pour Freud –et il cite la phrase dans l'*Anthropogénie*– il s'appuyait sur une note écrite par ce dernier disant que lorsqu'on connaîtrait mieux le cerveau, toutes ses hypothèses seraient obsolètes. Or, de l'avis de Van Lier, les progrès dans la connaissance du cerveau réalisés grâce aux résonances magnétiques rendaient cette remarque prophétique.

Quant à Saussure, Van Lier lui reprochait son insistance sur l'arbitraire du signe. Il estimait qu'on ne prenait pas suffisamment en compte l'ambiance intellectuelle de l'époque dans laquelle sa théorie avait vu le jour. Jemslev à Copenhague défendait alors le caractère arbitraire du signe en mathématiques et en physique ; de son côté l'indianiste Whitney utilisait cette notion d'arbitraire dans sa comparaison des langues indiennes. C'est le mot *arbitraire* qui choquait Van Lier.

Il soutenait qu'il y avait toujours dans le signe une part de conventionnel et une part de motivation. Tout signe est mimétique avec des conventions. Et les signes sont oppositifs (haut/bas) ; ils marchent par deux comme les sexes, disait-il. C'est à Sapir et Whorf, Leenhardt ou Wittgenstein qu'il aimait à se référer.

Une pensée libre

Ceux qui connaissent son œuvre se demandent souvent pourquoi un esprit si brillant, si documenté, si original, ne jouit pas d'une plus grande notoriété. Bien des raisons peuvent être alléguées. Son parcours d'abord, dont la Belgique a été le décor essentiel, est atypique. Il n'était pas professeur d'université et n'a pu de ce fait former des thésards ou tout au moins des disciples susceptibles de défendre son héritage intellectuel. Ses élèves, qui lui gardent estime et reconnaissance, sont devenus scénaristes, cinéastes ou éditeurs.

Lui-même a connu vers le milieu de la seconde moitié du XX^e siècle une période de célébrité en Belgique mais il a renoncé aux conférences, émissions de radio, et autres manifestations publiques pour se consacrer pendant les vingt dernières années de sa vie à la rédaction de sa grande œuvre *l'Anthropogénie* qui existait en version numérisée sur internet avant d'être publiée aux Impressions nouvelles en 2010, un an après sa mort.

Certain de la force de sa pensée, il disait « *l'Anthropogénie* se promeut d'elle-même et d'autant mieux qu'on ne la promeut pas ». A une époque où tout est affaire de communication, cette conviction l'a certainement beaucoup desservi.

De plus, ce Pic de la Mirandole des temps modernes est regardé avec la plus grande suspicion par la foule des spécialistes qui constituent la communauté scientifique moderne. Pour lui les différents domaines du savoir étaient en constante résonance. Les apports de la physique quantique, la découverte de l'ADN et des acides aminés, le développement des connaissances en biologie, en physique, en informatique avaient apporté de telles révélations qu'on ne pouvait plus, à son avis, penser le monde de la même manière qu'avant ces découvertes.

Joignant une érudition peu commune concernant le patrimoine culturel classique à une curiosité éclairée pour les avancées scientifiques de notre temps, il disait « Aucun être humain n'a eu le bonheur de faire ce travail-là. C'est un apex. Levi-Strauss aurait pu le faire mais il est systématique, je suis systématique. Je regarde comment les données connues s'inscrivent dans la macro-histoire ».

De fait tous les articles écrits avant la grande œuvre, dont *La logique des langues européennes*, sont rangées sous le titre d'Anthropogénies locales. Qu'il s'agisse d'architecture, de photographie, de bande dessinée, toutes ces disciplines gravitent autour des mêmes concepts qu'elles abordent chacune sous un angle spécifique. Or, ce caractère systématique qui satisfaisait tant son auteur ne plait pas forcément aujourd'hui.

Quant à la façon dont il aborde les langues dans *La logique des langues européennes*, elle rencontre des réticences de la part de certains linguistes professionnels. D'une part ils y retrouvent une façon de parler à nouveau du génie des langues. Cette approche, parce qu'elle servait pendant un temps à conclure à la supériorité de certaines langues par rapport à d'autres est aujourd'hui déconsidérée. Qu'on le veuille ou non, les grandes langues européennes font l'objet de représentations dans l'esprit du public et Van Lier s'attache à faire ressortir le génie de chaque langue sans qu'aucune comparaison en termes de supériorité ou d'infériorité ne s'attache à l'entreprise. Remarquons au passage que quelques grands théoriciens du langage comme Henri Meschonnic ne craignent pas d'aborder le sujet. Autre front critique : formés à une science actuellement dominée par la pensée de Saussure, ils qualifient d'intuitive et d'empirique une pensée qui sort continuellement du cadre scientifique aujourd'hui en usage.

Par ailleurs, les spécialistes de la langue n'admettent pas que dans un même paragraphe Van Lier se réfère à Coco Chanel, la cuisine de sauces, la guillotine, Stendhal, Claudel, l'art des jardins, Rameau, Debussy et Ravel. C'est choquant, ça ne se fait pas ! Or, il ne pouvait y avoir, pour Van Lier, aucune étanchéité entre les disciplines ; il était au contraire convaincu que la connaissance d'une société ne pouvait s'entreprendre qu'à travers celle de la cohérence entre ses différentes composantes. Et l'approche par la langue qu'elle emploie est un accès privilégié dans la compréhension qu'on peut avoir de son parti d'existence.